

Mes bateaux, ma passion

Louis Pelletier

Volume 54, Number 2 (189), August–November 2017

Nos faiseurs de bateaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85940ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (print)

2561-410X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, L. (2017). Mes bateaux, ma passion. *Magazine Gaspésie*, 54(2), 26–27.

Mes bateaux, ma passion

L'auteur entretient une grande passion pour les bateaux. Ceux qu'il connaît le mieux sont les barges de pêche et les flates. Et pas n'importe lesquels, ceux de la côte nord de la Gaspésie, entre Grosses-Roches et Saint-Maurice.

◆ Un récit de **Louis Pelletier***

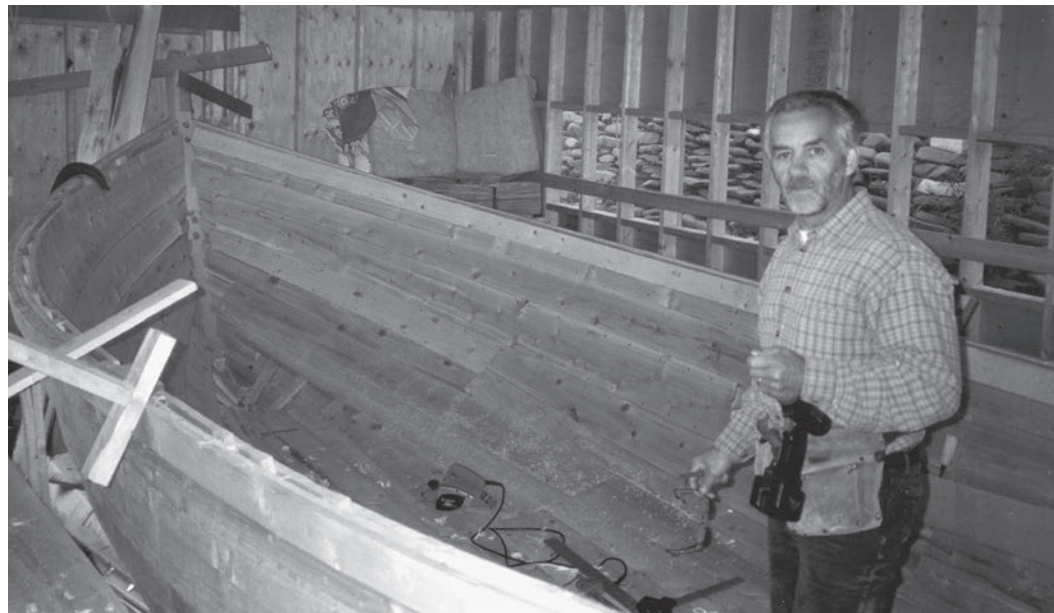
Matane

Ah les bateaux, quelle belle passion! Comme ces embarcations sont disparues de la circulation sur le fleuve, je ne trouverai pas beaucoup d'opposants à mes affirmations philologiques, historiques, ethnologiques et linguistiques! Premier résumé : il y a les gros et les petits bateaux. Les premiers s'appellent des barges, les autres, des flates.

Les pêcheurs du nord de la Gaspésie étaient tous des enfants de cultivateurs de la région de Montmagny et de Kamouraska qui n'avaient plus de terres disponibles pour élever leur famille. Comme ils avaient entendu parler de la Gaspésie et de ses possibilités de vivre de leurs pêcheries, ils descendaient, confiants de prendre en abondance hareng, morue, flétan, maquereau, marsouin, saumon, truite... Mais encore fallait-il avoir un bateau. Déjà, celui qui savait manier la hache, la varlope, le marteau avait l'avantage de construire lui-même sa barge.

Ce bateau porte le nom de barge

Avec dix-huit planches de levées¹ de cèdre, il pouvait monter une barge de sept mètres de long, et jusqu'à trois mètres de large au maître-bau. L'étrave, la quille et l'étambot étaient en bouleau jaune (appelé merisier) et le bordé de thuya du Canada. (Cèdre blanc). Des clous carrés, faits spécialement pour être rivés à l'intérieur. Les membrures souples, en frêne, étaient pliées suivant la forme de la coque



En 2004, Paul-Émile Cloutier est fier de compléter une des dernières étapes de la construction de sa barge. Il termine la pose du vaigrage – autrement dit, un « double fond » – pour protéger les membrures et les bordés. On voit clairement les bandeaux et les serres entourer les « hauts » de la coque et lui donner de la force. Cette barge sera mise en valeur dans la halte routière de Saint-Maurice. Photo : collection Paul-Émile Cloutier.

bordée à clins², puis les bandeaux et les serres venaient ceinturer l'ouvrage et lui donner toute sa force. Un bristock³ fermait les deux flancs de la barge. Les bancs de nage servaient de baux, assujettis par des équerres taillées dans des racines. Ce bateau, ici, porte le nom de barge, et sert exclusivement de bateau de travail, de pêche au large, sur les fonds de 50 brasses.

Le creux d'une barge était toujours en fonction des prévisions de la cargaison prévue et du temps de pêche qu'on passerait sur les fonds. Un bateau rempli en haut de la ligne de flottaison perd vite ses qualités de « marcheur » et se fait drosser par le courant, lourd à la voile et à la rame.

Ceux qui ne pouvaient pas construire eux-mêmes leur barge ou leur flate retenaient les compétences d'un faiseur de barges local, l'homme le plus précieux de ce monde marin. À la seule forme des bordés pairés⁴, il savait « donner de la joue » et « de la fesse » à la barge qui devait ouvrir la mer, et la laisser sortir derrière, dans le sillage, sans l'avoir cassée.

Vous aurez souvent remarqué que les bateaux sont catégorisés par leur voilure : un brick, une goélette, un trois-mâts carré, et que les barges sont de lourds navires traditionnels. Employés aux transports surtout en eaux intérieures, ils n'ont aucune parenté avec nos côtiers.



Paul-Émile Cloutier, l'un des derniers faiseurs de barge, se procure des planches de cèdre à L'Anse-à-Beaufils.

Photo : collection Paul-Émile Cloutier.

et il allait pêcher l'éperlan et la plie dans la baie de Mont-Louis.

En 2017, je ne connais qu'un seul faiseur de barges, fils de faiseur de barge, un professionnel de la question, Paul-Émile Cloutier, résidant de Saint-Maurice-de-L'Échouerie. Il est le seul, à ma connaissance, qui construise encore des chefs d'œuvres de barges pour les amateurs de beauté et de patrimoine maritime. ♦

* Originaire de Cap-Chat, Louis Pelletier a pataugé dans le fleuve durant toute son enfance, ce qui lui a donné le goût de ne jamais quitter la mer. Il a été directeur de la station de Radio-Canada Gaspésie-Îles, de 1987 à 2004.

À lire au www.magazinegaspésie.ca un autre texte de Louis Pelletier, « Jean-Marie Verreault : un maître constructeur ».

Notes

1. *Levées de cèdre* : lorsque les billots passent dans la scie pour se faire transformer en bois d'œuvre, le premier chemin de scie enlève une « première levée » qui déterminera la rectitude des futurs traits de scie. Cette première tranche (levée) est prise dans l'aubier de l'arbre, on dit aussi le « blanc » de l'arbre, et c'est elle qui servira à faire les meilleurs bordées. Leur couleur blanche les distingue du cœur de l'arbre, raison pour laquelle on parle de « blanc de cèdre » ou de « cèdre blanc », indistinctement.
2. *Clins* : façon d'attacher les bordées de manière à ce que les planches soient jointes l'une portant l'autre, en partant d'en bas en montant.
3. *Bristock* : vient de « breast hook », l'os en forme de crochet de la poitrine des oiseaux. Ici, c'est une équerre à angle aigu ajustée aux deux côtés du nez de l'étrave de la barge.
4. *Pairés* ou « *taillés en paires* » : pour arriver des deux côtés en même temps, au même niveau.
5. *Babiche* : Cuir cru découpé en lanières et mis à tremper. Une fois lacé dans les courroies, le cuir sèche et se raidit. La babiche est utilisée dans le laçage des raquettes et des canoës.
6. *Gabord* : il s'agit du premier bordage fixé à la quille sur lequel viendront s'ajuster les autres planches de la coque.



importe, le nom flate désigne sa fonction plus que sa forme. Il peut avoir au plus quatre mètres et sert à se rendre à la barge ancrée dans la baie et y attendre le retour en piquant du nez dans la vague. Il sert aussi à tendre les rets et à les relever, à ramener à terre la pêche de la journée, ou sert aux enfants qui iront pêcher le petit poisson dans la baie.



L'histoire du flate du grand-père Arthur Bernatchez (descendant d'un pêcheur basque) à Mont-Louis vaut le détour. Dans les moulins à scie, les hommes travaillaient le bois sur des machines-outils branchées sur des poulies actionnées par un axe central. Les enfants effectuaient des tâches à leur portée. À huit ans, Arthur changeait les babiches⁵ qui raboutaient les courroies géantes qui, elles, activaient les poulies. À travailler sans arrêt, les lacets de babiche finissaient par s'étirer et donnaient du mou sur les courroies. Pendant qu'ils en faisaient glisser une sur une poulie, ils réparaient l'autre en retirant le laçage étiré pour le remplacer par du neuf. Arthur recueillait soigneusement les bouts de babiche étirée et ramassait les bouts de « levées » d'aubier de cèdre. C'est avec ce matériel qu'il se construisit un flate de 2,50 mètres. À la place de clous, il avait utilisé les bouts de babiche pour coudre les bordées... Un peu de goudron flambé avec une écorce de bouleau, un joint d'étanche entre la quille et l'étrave, des retailles de coton pour étancher le joint de gabord⁶...



Étapes de construction d'une barge par Paul-Émile Cloutier, dont le père était lui-même faiseur de barges. Sur la photo du centre, on aperçoit les anciens moules de Jos Joncas utilisés par Cloutier.

Photos : collection Paul-Émile Cloutier.

Le nom flate désigne sa fonction plus que sa forme

Notre bateau à nous, avec ses deux bouts pointus, se nomme « barge de la Gaspésie ». Notre autre bateau se nomme un « flate » et est simplement plus petit. Il peut avoir les bouts pointus, ou un seul, le fond rond ou plat, peu